

—Des partisans de l'amman, mère. Ils sont bien rares.

—Tout est possible, mon enfant. Suppose qu'Urbain soit condamné : alors tu ne peut plus l'épouser ! car la peine d'un meurtre doit...

—Oh ! ma mère, interrompit la jeune fille, pourquoi m'attrister ainsi ? J'étais si pleine de confiance. Vous voulez m'oter l'espoir.

—Oui, cela ne fait rien ; tu dois bien entendre la vérité. J'ai beaucoup d'enfants, plusieurs filles qui doivent encore être mariées, et toi avant toutes, Cécile. Si tu n'est pas prudente, et si tu donnes prise à la malignité dans cette affaire, alors, dans le cas où Urbain serait condamné, ton mariage avec d'autres jeunes gens de bonne famille...

—Ma mère, ma mère, comment osez-vous me parler de pareilles choses tandis qu'Urbain innocent pleure et languit dans sa prison ? s'écria la jeune fille avec indignation ? C'est lui seul que j'aime, si je ne l'épouse pas, je n'en épouserai jamais d'autre.

Elle fut interrompu par l'arrivé de Karl, le fils du sacristain.

—Bonnes nouvelles, s'écria-t-il. Le baron est arrivé hier au soir au château.

—Serait-il vrai ? O bonheur, alors nous n'avons plus d'injustice à craindre ! dit Cécile toute joyeuse. Aujourd'hui même nous pourrons voir et consoler les prisonniers.

—Le baron est donc arrivé pendant la nuit ? en êtes-vous bien sûr ? demanda la mère Roosens.

—Il était dix heures passées. A D'worp tout le monde était au lit, de sorte que personne n'en a rien su hier. Mais ce matin le chasseur du château a répandu la bonne nouvelle dans tout le village.

—Ah ! que la mère Couterman va être heureuse ! Venez, Karl, courons le lui dire.

—Elle le sait déjà, répondit le jeune homme ; j'ai passé d'abord chez elle. Elle a pleuré de joie. Elle m'a envoyé vous chercher, Cécile. La servante est prête avec le déjeuner des prisonniers, et la pauvre fermière n'ose pas rester seule à la ferme.

—Je vous suis, Karl ; mais attendez un instant, je cours mettre mes vêtements des dimanches.

—Qu'est-ce que cela signifie, Cécile ? demanda sa mère.

—C'est pour aller chez M. le baron. Vous pouvez trouver cela imprudent, ma mère ; ma conscience me dit que je dois le faire, et je le ferai. La liberté d'Urbain, le bonheur de ma vie peuvent en dépendre, et j'hésiterais ? Non, non, pas une minute.

Elle ouvrit une porte et disparut dans une

chambre voisine. Au bout d'un instant, elle reparut tout habillée.

—Enfin, me voilà prête, dit-elle. Cela ne va pas aussi vite qu'on le voudrait, mais pour paraître devant M. le baron... ! Les beaux habits ne font pas de mal... A bientôt, mère, je vous apporterai de bonnes nouvelles. Venez, Karl, j'ai hâte de me réjouir avec la mère Couterman de l'arrivée du baron.

Elle se dirigea vers la ferme, suivie du jeune homme.

La mère Couterman, dès qu'elle entendit la voix de la jeune fille, se leva de sa chaise et vint sur le seuil de sa porte. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, en louant Dieu de sa miséricorde, car le retour du baron leur semblait un décret de la Providence, au moment où elles avaient besoin de sa protection contre la haine de l'amman.

La fermière était encore très pâle, et l'on pouvait lire sur les traits altérés de son visage les souffrances qu'elle avait endurées et qu'elle endurait encore ; mais la bonne nouvelle l'avait rendue si heureuse que la joie et l'espérance rayonnaient dans ses yeux.

—Ne vous fatiguez pas, fermière, dit Karl ; puisque vous voulez aller au château avec Cécile, asseyez-vous.

—Quoi ! vous voulez aller avec moi parler au baron ? demanda la jeune fille.

—Oh certainement ! la bonne nouvelle m'a rendu mes forces.

—Tant mieux ! qui n'écouterait avec intérêt, avec respect une mère intercédant pour son fils ? D'ailleurs M. le baron vous connaît aussi... Mais nous oublions nos pauvres prisonniers. La servante est prête à leur porter le déjeuner. Voyons d'abord, Thérèse, ce que vous avez dans ce panier ?... Du pain, du beurre, du jambon et quatre œufs durs ! Pourvu qu'il ne se donnent pas une indigestion !...

—Thérèse, tâchez donc de savoir des domestiques si le baron est déjà levé, dit Karl.

—Si je puis voir Pierre, le chasseur, je le saurai tout de suite.

Cécile glissa secrètement quelque chose dans le panier et poussa doucement la servante hors de la maison.

—Cécile, mon enfant, qu'as-tu mis là dans le panier ? demanda la mère Couterman avec inquiétude. Tu sais que le panier est toujours soigneusement visité. Si l'on y trouve autre chose que des aliments, nous ne pourrons plus rien envoyer.

—Ce que j'ai caché dans le panier ! Une lettre pour Urbain.

(La suite au prochain numéro.)